Folie française ou démence populaire ?

Visions bismarckiennes de la Révolution française

Französische Tollheit oder Volksraserei? Bilder der Französischen Revolution zur Zeit Bismarcks

Michel Vanoosthuyse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2527>

DOI : 10.4000/germanica.2527

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1989

Pagination : 43-69

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Michel Vanoosthuyse, « Folie française ou démence populaire ? », *Germanica* [En ligne], 6 | 1989, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2527> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2527>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Folie française ou démence populaire ?

Visions bismarckiennes de la Révolution française

Französische Tollheit oder Volksraserei? Bilder der Französischen Revolution zur Zeit Bismarcks

Michel Vanoosthuyse

« Tuer le mort »

- 1 Deux mois après Sedan, Julian Schmidt, une des têtes pensantes des nationaux-libéraux allemands et coéditeur avec Gustav Freytag de leur organe influent, les *Grenzboten*, n'hésite pas à qualifier la guerre à l'issue désormais certaine d'« un des grands tournants de l'histoire de l'humanité » (J. Schmidt, 1871, p. 434). C'est, explique-t-il, qu'elle sonne le glas d'une *duperie* idéologique : la supériorité des « idées françaises » nées de la Révolution, « surestimée sans aucun doute par l'ensemble des contemporains » (*ibid.*, p. 435). Le résultat de la bataille a tranché : « Le monde entier a appris au cours de cette guerre que la nation française le cède à l'allemande aussi bien en énergie personnelle qu'en ce qui concerne la formation morale, politique et militaire » (*ibid.*, p. 438). 1870, ce ne sont pas seulement des territoires conquis, c'est aussi la fin d'une humiliation culturelle et pour le bourgeois rallié à Bismarck et à la solution «kleindeutsch» la justification *a posteriori* d'une évolution commencée après 48.
- 2 Les textes de Schmidt de cette époque sont cependant travaillés par une sourde inquiétude : et si une rechute était possible ? Sans doute le temps où tout libéral donnait dans la rêverie révolutionnaire semble maintenant appartenir au passé, mais les « guerres de Libération » ont-elles empêché la « Jeune Allemagne » de succomber derechef au charme des Jacobins ? Il y a des morts qui ont la vie dure. C'est pourquoi, dit Schmidt, il y a lieu d'accompagner le travail des armes sur le terrain par un travail critique dans les têtes : « Tandis que nos frères sous les armes sont en passe [...] de

mettre radicalement fin au mensonge français dans le domaine politique, il serait temps de soumettre à une critique décisive les principes solidaires de cet orgueil et de ce mensonge » (Schmidt, 1871, p. 201-202). La Révolution française est morte dans le piège de Sedan, il reste à accomplir pour soi et pour les autres le travail du deuil, à « tuer le mort »¹, pour éviter cette fois qu'il ressuscite.

- 3 On considérera donc la production littéraire et historiographique des années 1870-1890 touchant de près ou de loin la Révolution française comme le processus mental d'affranchissement définitif des « idées de 89 »². Non que le discours révisionniste date de 1870³, mais c'est Sedan qui le libère, comme si la défaite des Français effaçait désormais tout complexe à l'égard de leurs idées. Cette production se place sous le parrainage de H. von Sybel et de sa *Geschichte der Revolutionszeit von 1789-1800* (Düsseldorf, 1853-1879), donnée comme exemple à suivre :

Les Allemands importaient (leur idée de la Révolution) de Paris, à la façon d'un article de mode – situation de honteuse dépendance, dont les victoires de 1870, espérons-le, ont à tout jamais rendu impossible le retour [...]. Au moment où nos armées volent à l'extérieur en victoire, il est consolant pour ceux qui sont restés chez eux de voir l'esprit national célébrer ses triomphes ailleurs que sur les champs de bataille [...]. Sybel a renoncé à quérir son point de vue dans les nuages, ce que d'aucuns prennent encore pour l'idéal de l'historien [...]. À l'exemple des Français, il prend parti doublement, sur le plan politique et national. (*Grenzboten*, 1870, Viertes Vierteljahr, p. 322-323)

- 4 Sybel a manifesté son refus de l'allégeance. La révision de l'interprétation reçue des Français est un acte courageux d'indépendance nationale, un moment nécessaire dans la construction de l'identité allemande, justifiant à son tour la révision d'un des articles de base de la méthode historique : l'impartialité. Sybel est loué pour avoir – paradoxe – troqué la méthode allemande contre la méthode française aux fins d'écrire l'histoire *allemande* de la Révolution, c'est-à-dire, « à l'exemple des Français », une histoire nationale et politique, qui prend parti, renonce au point de vue de Sirius (à la Ranke), sans oublier toutefois les prestiges de la science : « Sybel ne campe pas sur le socle branlant de la doctrine philosophique, mais sur les fondations solides de la recherche empirique » (*ibid.*, p. 323). Et, à l'exemple de Sybel, l'histoire *allemande* de la Révolution sera la *vraie* histoire de celle-ci, enfin délivrée de la légende tissée par les Français.
- 5 Science évidemment truquée. On récuse le contenu des histoires de l'adversaire, mais on revendique sa méthode partisane. La vérité sortant de ce traitement se contentera d'une inversion des signes, dans un récit gouverné uniquement par les valeurs. Mythe contre mythe. Mais il est une catégorie en mesure de donner le change, et de faire de la vérité avec de l'idéologie, et une catégorie de surcroît sans réplique, péremptoire, possédant l'immense mérite de régler les questions en évitant de les poser : le *pathologique*.
La décadence de la France [...] commença quand la liberté fut sacrifiée à l'idole de l'égalité et que la conscience du devoir fut étouffée dans celle du prétendu droit. C'est pourquoi la considération de la Révolution française éveille aujourd'hui un intérêt essentiellement pathologique. (*Ibid.*, p. 328)
- 6 Le pathologique vous établit d'emblée dans la situation de l'observateur lucide et transforme l'autre en cas à décrire: voilà pour la science. Et installer le voisin dans la déviance est une façon économique de s'établir soi-même dans une sagesse hors d'atteinte ; s'il y a du pathologique, c'est qu'il y a du sain, ce constat est rassurant : voilà pour le profit moral.

- 7 La représentation de la Révolution est donc placée sous le signe du pathologique. On renvoie les événements révolutionnaires et leur message à leur origine locale, on les régionalise, on les circonscrit en même temps qu'on les marque du signe de la folie, on espère ainsi en conjurer l'attraction encore possible, tout en exaltant la « voie allemande » considérée par contraste comme un modèle de sagesse. En interprétant la Révolution, ses discours et ses actes, comme une manifestation de la « folie française », on dresse une digue mentale entre soi et l'Autre.
- 8 Mais en même temps qu'elle cherche à mettre la Révolution une fois pour toutes de côté en la repoussant de l'autre côté – de l'autre côté du Rhin, qui devient la frontière séparant non plus « le peuple élu de la liberté » des Philistins (Heine), mais la maladie de la normalité, cette production est tout entière travaillée par l'obsession de cette même Révolution, par la hantise de l'Autre, mais qui n'est pas le même Autre, si l'on peut dire, qui n'est pas la France, ni le peuple de France, mais le peuple, la populace, la canaille. La stratégie d'exclusion qui tend à parquer la Révolution dans son lieu trouve sa limite dans son interprétation comme modèle universel du dévoiement populaire, quand on lâche la bride au peuple, car un peuple sans chaîne est un peuple déchaîné, voyez la France.
- 9 Cette indécision est bien sûr liée aux vicissitudes du temps : si l'euphorie de la victoire favorise l'interprétation « locale » d'une Révolution qui serait le produit d'un « Volksgeist » étranger passablement tordu, la présence nécessaire mais encombrante d'un prolétariat toujours plus nombreux et mieux organisé, épée de Damoclès placée au-dessus de la tête du bourgeois allemand, qui pour le coup ressemble comme un frère à son voisin, refait passer prestement le Rhin au spectre du sans-culotte, à peine croyait-on s'en être débarrassé en tant que produit typique de la « folie française ». La Révolution est alors retenue comme le paradigme de débordements dont l'Allemagne, elle aussi, pourrait faire les frais.
- 10 Folie française ou démence populaire ? La description de cette contradiction est l'objet des pages qui suivent.

Folie française

- 11 L'historicisme, pour lequel n'existent que des traditions nationales, des génies irréductibles, bref des incomparabilités, vient soutenir une stratégie visant d'abord à nier l'universalité de la Révolution – et donc la possibilité de son importation en Allemagne. « Les principes de la Révolution se donnent comme concernant l'homme en général, comme dominant l'ordre de l'univers politique dans son ensemble » (Häusser, 1891³, p. 4). « Se donnent » : on en conclura que le propre de cette Révolution, ce n'est pas la réalité de son universalité, c'est d'avoir su habilement effacer le caractère local de son origine. Sous la fiction du message universel se cache la réalité d'une propagande nationale et d'un discours que la France prétend offrir à l'admiration du monde. Et le discours lui-même renvoie à un trait particulier du « génie » français : la mégalomanie. Ainsi l'énonciateur de la Déclaration des droits n'est pas la Raison universelle, mais la disposition particulière de la France à se prendre pour le nombril du monde :

La France n'aura pas de point de vue juste sur sa propre histoire comme sur l'histoire des autres peuples tant qu'elle ne cessera de considérer l'histoire de

l'humanité comme l'histoire des Français ou, à l'inverse, l'histoire de France comme une histoire de l'humanité. (Adolf Schmidt, 1875, I, p. V)

- 12 Comme tous les maniaques, la France reste sourde aux arguments de raison, elle n'accepte que ce qui nourrit sa folie des grandeurs :

[La France] ne veut pas tant connaître de l'histoire ce qui est vrai que ce qui la flatte ou lui plaît. La conception française est résumée dans ces mots sans nuance d'Ernest Renan: « La Révolution française est la gloire de la France, l'épopée française par excellence ». Mais c'est pour cette raison que la France refuse de se laisser dérober la jouissance de cette « gloire » et le goût de cette « épopée » par une critique pénétrante. (*Ibid.*, p. VI)

- 13 Aux Allemands donc d'opérer cette critique et de dégager derrière le « Größenwahn » des Français et les grands mots dont ils s'enivrent, le réel. Au lieu de la « fable convenue », de la « légende » (*ibid.*), place à la vérité.

- 14 Or la vérité en question n'est pas d'ordre historique, elle est d'abord ethno-psychologique. En manière d'explication de l'objet « Révolution française » on puise dans un stock de clichés supposés caractériser « le » Français et sa disposition innée et permanente à l'agitation hystérique. Le portrait de la France et des Français précède le récit de leur Révolution. On puise au vieux fonds de stéréotypes valant comme explication du bouleversement révolutionnaire.

Dans ses inclinations, le peuple français était, plus qu'aucun autre, inconstant et soumis à des fluctuations contradictoires. Et on aurait même dit qu'il était incapable de vivre et d'aimer sans se mouvoir avec ses sentiments, ses discours et ses actes dans des contradictions permanentes. (Adolf Schmidt, 1875, p. 9)

- 15 Par quoi Schmidt explique l'amour du roi et sa mort prochaine... Cette nature française, c'est évidemment à Paris qu'elle se déploie sans retenue aucune :

Dans sa grande majorité la population était inculte et volage, et donc d'une fabuleuse crédulité et inconstance, et elle était d'autre part volage (sic) et d'une nature insouciance, inconstante, versatile et contradictoire. (*Ibid.*, p. 37-38)

Un autre facteur est le caractère naturel de ce peuple, sa nature mouvante, irritable et versatile, que les Romains reprochaient déjà aux anciens Celtes. Aucun autre peuple n'incline naturellement comme celui-ci à balancer entre la liberté la plus débridée et la soumission au pire despotisme. (Häusser, 1891³, p. 6)

Tout Français se prétend cavalier et tout Français court le danger de s'encanailler [...]. Il n'est pas de nation qui soit aussi aveuglément réceptive à n'importe quelle atmosphère malade, aussi peu capable de lui résister. Comme on voit aujourd'hui les gens les plus raisonnables de Paris se déchaîner en compagnie de la canaille, on le vit en 1793 et à la Saint-Barthélemy. En France la folie est épidémique. (Julian Schmidt, 1871, p. 194-195)

- 16 La Révolution est donc une manifestation, parmi d'autres, de la propension française à l'« encanaillage », et celle-ci est l'envers de cet autre trait : la prétention à l'élégance. Ce balancement entre les extrêmes renvoie à cet autre vice supposé bien français, la frivolité, qui est l'antagonique de l'idéal du moi allemand – le sérieux, la « Treue », le sens du devoir, la conscience de sa place et une certaine austérité. En France, de temps en temps, les beaux quartiers chavirent dans la rue, les gens de bien s'acoquinent avec les gens de corde, c'est la révolution. Schmidt dessine une Histoire de France convulsive, ponctuée de frasques grimaçantes et sanglantes.

- 17 Une telle vision présente quelques avantages. D'abord se détache par contraste la sagesse allemande et surtout celle de sa bourgeoisie vertueuse et persévérante, capable de « prendre des résolutions à long terme, pensées sur des années, et de les mettre à

exécution » (*Ibid.*, p. 199). Ensuite, la Révolution se voit délestée de quelques prestiges attachés à son nom. Entrant dans la *série*, où elle juxte la Saint-Barthélémy et la Commune, elle perd son aura de commencement absolu, de coupure dans le temps historique, d'origine des temps modernes. Elle est dépouillée de la gloire d'être fondatrice pour ne plus être qu'une occurrence de la « folie française ». Et lui est soustrait le prestige lié à l'universalité, puisqu'elle ne fait qu'exprimer l'anormalité du comportement d'un peuple. Enfin, une telle constante rituelle dans le stéréotype ne manifeste pas seulement le préjugé anti-welsch des auteurs, elle fonctionne comme un rite de conjuration : expliquer la Révolution moins par l'histoire que par une nature française immuable et singulière, incomparable (et déterminant à son tour le profil particulier de l'histoire de ce peuple, à la fois cahoteuse et répétitive), c'est justifier par des raisons empruntées à une sommaire psychologie des peuples considérée cependant comme déterminante qu'elle n'ait pas eu lieu en Allemagne et c'est aussi en écarter mentalement l'éventualité dans l'avenir.

Guerre d'images

- 18 Si l'on voit à l'œuvre chez Hausser et chez les deux Schmidt des préjugés nationaux classiques, la démarche de Treitschke est à la fois plus subtile et plus offensive. Dans le stock réduit des stéréotypes dont les peuples se servent pour se constituer une identité contre le voisin, Treitschke choisit ceux dont les Français accablent ordinairement les Allemands et les leur renvoie. Et il y a chez lui la volonté de récupérer pour le compte de la Prusse l'imagerie positive que les Français projettent d'eux-mêmes : habile échange de valeurs, accaparement de l'image gratifiante de l'autre et rétroprojection des clichés négatifs, substitution des référents. À la représentation d'un peuple français héros de la liberté, Treitschke oppose celle d'un « peuple-esclave » : la Révolution aboutit à l'avènement de l'« homme-peuple » (en français dans le texte) – Napoléon –, « le despote démocratique, dans le pouvoir illimité duquel la Nation une et indivisible jouissait de sa propre grandeur » (Treitschke, 1882³, p. 171), tout en abdiquant une souveraineté pourtant réclamée dans le bruit et la fureur. Contrairement à l'idée complaisamment répandue, la Révolution manifeste non pas l'avancée de la culture politique française, mais son caractère tout à fait rétrograde : ce qui règne en France, ce pays de « Schwärmer », c'est le *fantasme* politique, la France rêve quand la Prusse réalise – c'est là retourner en sous-main certaine formule plaisante du plus anti-prussien des écrivains allemands, je veux dire Heine, selon qui les Français, ces grands acteurs de la scène de l'histoire, ont donné aux Allemands mission de dormir pour eux⁴. Les « idées de 89 » sont donc une duperie,

elles étaient depuis longtemps mises en œuvre en Prusse ou proches de leur réalisation : la liberté de conscience existait depuis toujours [...], une administration bienveillante imposait d'étroites limites aux droits seigneuriaux de la noblesse et ce qui subsistait des survivances d'un ordre social dépassé pouvait être effacé pacifiquement par une solide volonté réformatrice. (*Ibid.*, p. 118)

- 19 La France servile et soumise à la botte, rétrograde en même temps que rêveuse, le peuple allemand au contraire un peuple libre (« la mentalité du valet est toujours restée étrangère à cette race de poètes et de penseurs », *ibid.*, p. 211) – on a là une tentative assez parfaite de substitution d'images.
- 20 Cette conquête des images doit prolonger celle du terrain. Et elle passe nécessairement par la destruction des miroirs qui en Allemagne même réfléchirent avec complaisance

les images glorieuses que les Français donnaient d'eux-mêmes. Le texte de Treitschke est implicitement polémique à l'égard de Heine, on vient de le voir, explicitement à l'égard du « vieux Barde » Klopstock, de Campe, du « vieux Kant » et de toute une jeunesse de « Schwärmer » et de « Brauseköpfe » perdus dans des « abstractions a-historiques » (*Ibid.*, p. 115), consciences « artistes » ignorant tout de la « Realpolitik ». A l'idéalisme vague de ces Allemands-là, Treitschke oppose le réalisme des romantiques, par qui s'effectue le « retour à la vie allemande » (*Ibid.*, p. 210), qui est le seul terrain requis par la pratique politique. La vaste entreprise de désengagement des (pseudo)-valeurs politiques françaises passe nécessairement par la critique de ceux qui s'en firent les insinuateurs en Allemagne. Oncken (1884) dessine un tableau des Lettres allemandes de l'époque, dans lequel les Lumières, parce qu'elles croient que « la renaissance de l'humanité n'est qu'une question de sagesse et de bonne volonté de la législation » se voient disqualifiées comme chimériques – « cette chimère dominait jusqu'à l'ivresse une génération qui se croyait libérée de la tutelle des rois et des prêtres » (Oncken, 1884, p. 157). Volontarisme néfaste, ivresse d'abstraction, délire présomptueux propre à la démarche constitutionnelle française, prétendant interrompre le lent travail des siècles par une spéculation, manifestation du déraisonnable – autant de *topoi* de l'Histoire littéraire d'alors s'agissant des Lumières (aussi chez Julian Schmidt, 1886).

- 21 L'autre grande figure à comparaître au banc des accusés est bien sûr Heine. À peine les canons ont-ils fait taire les rodomontades françaises que Julian Schmidt écrit sur l'auteur des *Französische Zustände* un article-règlement de compte qui paraît en 1871 dans un volume regroupant différentes attaques contre la France. Il est symptomatique que celles-ci s'étendent à celui qui, plus que tout autre, a nourri selon Schmidt « la folie des grandeurs » des Français (Schmidt, 1871, p. 300), qui a gonflé la baudruche française en tournant systématiquement en dérision l'Allemagne, ses traditions et ses valeurs. La victoire de Sedan renvoie Heine à son néant politique. En mettant bout à bout quelques retentissantes formules de Heine (les Français, peuple élu de la nouvelle religion de la liberté, le Rhin est le Jourdain qui sépare le pays sacré de la liberté de celui des Philistins, etc.) sur fond de défaite française, Schmidt entend bien, par cet effet de distanciation, dégonfler cette fois la baudruche héinéenne. Sedan vient remettre à sa (juste) place cet admirateur de l'adversaire et ce contempteur des Allemands – celle qu'on réserve aux chimériques doublés de traitres. Et Schmidt soutient sa démonstration en faisant appel à Edgar Quinet qui a vu, lui, ce que Heine n'a pu ou voulu voir et admettre : que la liberté n'est pas vraiment l'affaire des Allemands, requis qu'ils sont par le travail patient voué à la construction de l'Etat et à la consolidation de l'héritage fédéricien (*Ibid.*, p. 325). S'il existe des Allemands trop français, il existe – exceptionnellement – des Français ayant l'intelligence des Allemands.

Exorcisme

- 22 Le roman n'est pas en reste dans cette entreprise louable de conjuration des démons. *Aus einer kleinen Stadt* (Gustav Freytag, 1880) présente la vie d'une petite ville de Silésie au temps des guerres révolutionnaires et de l'Empire. Le fracas politique arrive très assourdi dans un monde rythmé encore par les usages de la tradition et de la « heimische Eigenart », un monde en ordre :

Le cours du monde était un sujet d'étonnement pour le bourgeois, car il avait vécu toute la Révolution française ; il avait vu l'empressement avec lequel on avait récemment exécuté le roi et les nobles et l'apparition soudaine d'un nouvel Empereur. Mais bien que ce fût un temps agité et guerrier dans lequel s'effondrait une partie du monde ancien, les événements avaient lieu bien loin et on s'en entretenait paisiblement, comme de choses étrangères. (Freitag, p. 131)

- 23 La Révolution toutefois reste une vague tentation, un produit qu'on pourrait importer :

Il y avait des heures où, sous le portrait du vieux Fritz, le percepteur de Sa Majesté était d'avis que pareil tranchoir pourrait aussi rendre des services ailleurs que chez les Français, contre un orgueil insupportable et un parasitisme nobiliaire sans force et sans honneur qui chez nous corrompt tout. (*Ibid.*, p. 136)

- 24 Ainsi le roman inscrit-il la Révolution comme un désir du bourgeois allemand, matérialisé par les fiançailles rocambolesques de la fille du pasteur du lieu avec un officier français de passage. Mais il ne l'inscrit que pour mieux l'anéantir. Car la guerre rappelle opportunément la noblesse à ses devoirs envers le peuple :

Quelques-uns des nobles qui, en temps de paix, s'étaient fièrement tenus au-dessus du peuple, forts de leurs droits anciens et de leur prestige hérité, prouvaient à présent qu'ils étaient des hommes courageux, sachant bien que leurs privilèges leur imposaient de grands devoirs. (*Ibid.*, p. 161)

- 25 Ce n'est pas la Révolution qui abat la morgue des aristocrates, c'est la lutte contre son héritier – Napoléon – et le patriotisme qui conduisent l'aristocratie au sens de ses devoirs envers la nation. Par là se dit l'autre, le vrai désir du bourgeois des années 70 : celui d'un Reich dont le ciment serait le «liberale Volksgeist», pénétrant toutes les classes, et d'abord la noblesse, et aussi Bismarck, souhaité à la fois comme l'héritier du « travail silencieux du peuple » (« Votre loyauté innocente, votre silencieuse tâche quotidienne à l'atelier et au champ, voilà à quoi notre Etat doit d'abord son salut », *ibid.*, p. 306), et le puissant instrument de ce dernier. La fille du pasteur, cela va de soi, rompt ses fiançailles avec le welsch pour épouser un médecin bien allemand, patriote et porteur de toutes les valeurs bourgeoises. Et, dernier acte dans l'entreprise d'effacement du désir de révolution, identifié à un débauchage rejeté à temps par la vertu allemande, on nous apprend que l'officier français n'avait de français que l'apparence, et qu'il était en réalité de sang allemand : ainsi se dissout définitivement l'objet français du désir.

- 26 Pareille conjuration de la fascination exercée par les «französische Gedanken» trouve une expression plus démonstrative encore dans le roman de Wilhelm Jensen (qui doit à Freud d'être encore un nom d'auteur) *Am Ausgange des Reiches* (1885). Les deux héros figurent la double et contradictoire tentation française, dans un lieu situé sur les marches occidentales du Saint-Empire et dans un temps contemporain de la Révolution. L'héroïne, recueillie sur le bord de la route par un groupe d'émigrés français, représente la fascination allemande pour les valeurs aristocratiques françaises: l'élégance, le savoir-vivre, la galanterie, l'esprit, la frivolité, le plaisir – l'imagerie XVIII^e. Enlevée à sa cabane, elle va désormais vivre au château de Schwetzingen, gloire d'un principule et triomphe du rococo. La petite fille du peuple (allemand) se métamorphose : élégance française, langue française, prénom français. Son compagnon d'enfance, autre fils du peuple, est en revanche sensible aux appels des sirènes révolutionnaires et au discours sur les droits :

Il était un être humain, mais privé de droits, privé des droits de l'homme, seuls les riches les possédaient. C'est seulement hier qu'il en avait pris brutalement

conscience et de se voir nu et pauvre, sans droits et sans espoir, c'était comme un ver vorace qui lui rongerait l'âme. (W. Jensen, 1885, p. 61-62)

- 27 Arnulf Wendemar abandonne son clocher natal, plonge à Paris dans le tourbillon révolutionnaire, s'engage dans l'armée des Français, troque son nom germanique contre un robuste Vendémiaire, devient « révolutionnaire de toute son âme » et se trouve au premier rang là où « il s'agit de lutter pour ce qu'à Paris on appelle les droits de l'homme et la liberté » (*ibid.*, p. 248). « J'étais l'enfant de ce pays des droits bafoués, de la honte et de la misère [...] et je suis maintenant le fils de la Révolution » (*ibid.*, p. 365). Francisation totale en apparence : l'homme a abandonné son sol, renié son sang, oublié sa langue, choisir la Révolution c'est briser avec ce qui fait qu'un peuple est un peuple, c'est là la première leçon. Ou plutôt, c'est en courir le danger : car un Allemand reste toujours un Allemand, et c'est la seconde leçon : l'identification à l'Autre laisse quand même intact le « Gemüt », le vieux fonds germanique indélébile, ce par quoi on reste en dépit de tout lié à son peuple. La métamorphose en jolie bergère aristocratique ou en sans-culotte convaincu est un égarement avant le retour au bercail patriotique. Ici aussi le roman lâche la bride au désir « français », mais pour mieux l'exterminer :

Certes, ma bouche parle français et l'élégance, l'éducation de ma personne viennent de Versailles, mais mon cœur est resté allemand, il n'a pas oublié qu'il a battu à Philippsburg ni ce que la France a apporté de détresse, de misère et de désolation sur sa jeunesse. (*Ibid.*, p. 382)

- 28 Véronique, rebaptisée Verena, s'en retourne dans sa seule et vraie patrie, son petit trou natal, et Vendémiaire, rebaptisé Wendemar, abandonne ses affûtiaux français, se fait soldat allemand de base, « gewöhnlicher deutscher Soldat », sentinelle courageuse aux frontières de la patrie. Oubliés les droits de l'homme, ce mal français, pire que l'autre, la révélation de jadis était aveuglement, le discours révolutionnaire est, il le sait maintenant, le nouveau masque de la politique de conquête de toujours :

C'étaient les porteurs du nouvel évangile de Paris, qui venaient aux cris de Liberté, Égalité, Fraternité libérer tous les peuples de leur servitude. Mais pour l'œil attentif, ils étaient les vieux hôtes des siècles passés, dont le cri de guerre était le vol, l'incendie, le sang, le mépris et le viol. Là où s'avançaient les libérateurs de la Grande Nation s'élevaient les flammes, selon l'impulsion de leur nature immuable. (*Ibid.*, p. 432)

- 29 L'affaire est entendue. La vérité essentielle a été perturbée un moment, mais la fin la réaffirme de façon éclatante en congédiant les égarements initiaux : ayant vécu leur expérience française et compris sa nature illusoire, les deux héros se retrouvent dans la seule réalité authentique, la langue et le sol allemands, de nouveau enrôlés « dans les rangs de (leur) peuple ». Pareille démonstration est bien faite pour prévenir les tentations nouvelles.

Lutte des classes

- 30 Le temps est venu, conclut Jensen, où « les enfants de l'Empire allemand [...] n'ont plus à tourner leurs regards vers l'ouest pour voir si de ce côté ne monte pas le menace d'un orage » (*ibid.*, p. 478). Le soulagement présent est à la mesure des angoisses du passé décrites dans les livres : Bismarck a bien mérité de la patrie. La conclusion de Jensen rejoint celle que Ranke plaçait dix ans plus tôt à la fin de son ouvrage sur les guerres révolutionnaires :

C'était le début du vaste conflit des puissances qui a depuis lors agité l'Europe. Peut-être est-on en droit de dire qu'il a été réglé en 1870, au moins en ce qui concerne la situation extérieure. (Ranke, 1875, p. 325)

- 31 Sedan a mis fin au profit de l'Allemagne à quatre-vingts ans d'incertitudes inaugurés par la Révolution et ses guerres. Mais, précise Ranke prudemment, « au moins en ce qui concerne la situation extérieure ». La victoire de Sedan et l'acte de fondation du Reich à Versailles, ce symbole même de la gloire française et de l'humiliation allemande, n'auraient donc pas levé certaines hypothèques intérieures ? On n'en aurait pas encore fini avec les « idées françaises », quand bien même on aurait éloigné pour longtemps la menace de l'ex-Grande Nation ? Et tout cet effort scriptural et mental pour (se) persuader que la pensée révolutionnaire est « undeutsch », pour la reléguer hors des frontières, pour l'enfermer entre les murs de cette maison de fous, la France, ne servirait de rien, elle menacerait de s'infiltrer encore et toujours dans la patrie victorieuse pourtant et rassemblée autour de son Chancelier de fer ? C'est déjà ce qu'avait présagé Hamerling, dans la préface de son drame de 1870, *Danton und Robespierre*: « Pour l'instant, après les journées de Sedan, la France de Robespierre apparaît presque antédiluvienne – mais pour l'instant seulement ». Car, explique-t-il, deux tendances dominant le présent, « la nationale et la socio-politique ». Et si la première savoure aujourd'hui ses triomphes, « une représentation de ces pionniers luttant pour un nouvel ordre des choses ne restera que provisoirement en dehors du courant intellectuel d'aujourd'hui » (Hamerling, p. 7). Ce n'était pas mal vu, le « socio-politique » a vite redonné une présence à la Révolution, une présence obsessionnelle même, encore que ce ne soit pas au sens retenu par Hamerling. On retrouve sur son chemin les pionniers du monde nouveau, mais comme figures phobiques.
- 32 On a beau faire et vouloir séquestrer la Révolution dans son temps et dans son lieu, elle revient vous hanter comme un spectre et le récit révolutionnaire entrepris pour la parquer de l'autre côté du Rhin se fait le déversoir d'épouvantes bien actuelles, suscitées par une question qui se moque bien des frontières – la fameuse « question sociale », celle du prolétariat, de sa tête pensante et de son bras bientôt peut-être armé, la social-démocratie.
- 33 Il y a des anachronismes lexicaux, des dérapages de la plume contrôlés ou non, ou de vastes entreprises analogiques qui ne trompent pas. Adolf Schmidt, ce digne savant allemand, fouilleur d'archives impénitent, ressasse imperturbablement en trois lourds volumes obsessionnels les immenses méfaits qu'ont produits « communisme révolutionnaire » et lutte des classes. « Le système [de Robespierre] accusait un état d'hostilité permanent à l'égard des riches, de ceux qui avaient du bien ». La Révolution, c'est l'anarchie triomphante, la désagrégation généralisée des valeurs morales, la suppression des lois de l'honnête, la fin des notions civilisées concernant la propriété, le tien et le mien ; la chute de Babeuf, c'est la victoire des honnêtes gens. Le maximum est une doctrine socialiste, son échec montre les effets catastrophiques de l'interventionnisme en matière d'économie. À l'horizon de la pensée de Schmidt, on ne trouve pas l'ennemi français, mais l'ennemi de classe. Et il est naturel que, contre cet ennemi commun, des solidarités de classe se soudent, de part et d'autre des frontières. En citant son collègue français H. Wallon, membre vénérable de l'Institut, qui a fait l'éloge de son livre (« Nous y verrons des choses que nous avons vues nous-mêmes à des époques plus récentes et que, si nous ne changeons d'habitudes, nous sommes destinés à revoir » – il s'agit évidemment de la Commune), Schmidt manifeste une entente intellectuelle franco-allemande contre l'adversaire terrifiant, le prolétaire sans feu ni

lieu ni Dieu, et, 70 ou pas, le bourgeois de culture du pays vaincu reste plus cher au cœur du bourgeois prussien que son compatriote prolétaire supposé vainqueur. La hantise du grand soir étant la même ici comme là, rien d'étonnant si le livre de Schmidt est traduit et diffusé en France dès 1880.

- 34 Chez Häusser, dont le cours publié pour la première fois en 1877 date en réalité d'avant la guerre franco-prussienne, le préjugé national est nettement en retrait par rapport aux stéréotypes de classe. La Révolution est « la guerre civile des pauvres contre les riches, le soulèvement des prolétaires contre la classe possédante » (Häusser, 1891³, p. 395). La France révolutionnaire reçoit les traits épouvantables de la société communiste hantant les nuits et les jours du bourgeois, paradis des fainéants, du pillage organisé et enfer des possédants. « L'État dépensait des millions pour nourrir la paresse bien pensante et n'avait pas de protection pour les possédants, livrés au brigandage organisé » (*ibid.*, p. 395). Si le « communisme » de Robespierre est encore timide, on voit bientôt se construire « une liberté du cambriolage et du vol » (*ibid.*, p. 396). Les Jacobins « attisaient le combat des prolétaires contre les possédants avec un zèle fanatique et portaient la terreur et l'anarchie en chaque ville et en chaque village » (*ibid.*, p. 410). De transparente l'allusion au présent allemand se fait explicite: « Le parti social-démocrate, qui depuis 1789 n'était apparu sur le devant de la scène que lié par une alliance avec un autre ou à sa suite, saisit à présent le gouvernail » (*ibid.*, p. 430). Le zèle anti-prolétarien de Häusser est si grand que le bourgeois d'Arras se prolétarise à son tour : « [Robespierre] possède la haine du prolétaire pour tout ce qui dépasse, pour toute aristocratie, notamment celle du talent, tandis que ces lèvres débordent d'humanité et de vertu, il n'a que poison et fiel dans le cœur » (*ibid.*, p. 430). Se penchant sur ce passé convulsif, Häusser y découvre la figure de la dictature du prolétariat qui menace son présent :

Il n'y avait plus de sécurité de la personne, plus de propriété, plus d'existence, si ce n'est [...] sous la protection des prolétaires armés, qui proscrivaient, assassinaient et rançonnaient leurs concitoyens sans mesure et sans limite [...]. La seule force organisée à l'intérieur de la République était ce prolétariat armé, dont l'unique idéal était de se nourrir aux frais de l'État, de satisfaire tous ses désirs sur le dos du reste de la société. (*Ibid.*, p. 473)

- 35 Plus rien ne subsiste évidemment de l'image micheletienne du peuple héroïque. La Révolution est le triomphe du démagogue de bas-étage (« Danton était d'une certaine façon le Mirabeau des classes inférieures, le grand tribun des rues et des barricades », *ibid.*, p. 340), le règne sans frein des « travailleurs, patriotes, bandits, bandes d'assassins » (Oncken, 1884, p. 203) – taxinomie suggestive. La Révolution ne consacre pas l'émergence du « peuple » (« Volk », caractérisé par son « sens moral », c'est-à-dire sa « Treue » et son obéissance), mais de la « canaille » et de la « populace » (« Gesindel », « Pöbel »). On enlève à ce prétendu « peuple » son auréole héroïque :

La simple succession des événements lors de la prise de la Bastille montre combien il est peu justifié de parler ici de « victoire » et encore moins des exploits du « peuple ». (*Ibid.*, p. 210)

- 36 et on l'appelle par son nom : « monstres », « cannibales assoiffés de sang », « canaille meurtrière », « assassins couverts de sang » (*ibid.*, p. 214). Son règne, ce n'est pas seulement celui du crime impuni, c'est celui du crime encouragé :

On n'assassinait pas seulement en pleine rue, sans qu'il soit seulement question de poursuite ou de punition des assassins, on célébrait l'assassinat dans la presse comme une conquête louable de la liberté et du bonheur civil. (*Ibid.*, p. 211)⁵

Apocalypse

- 37 Ces images apocalyptiques de la « société » livrée à la canaille déchaînée et aux mains des démagogues fournissent à la littérature de nombreuses pages faites pour guérir à jamais le bourgeois de tout prurit démocratique, voire libéral. En 1870, Paul Heyse, futur prix Nobel, fait paraître *Die Göttin der Vernunft, Trauerspiel in 5 Akten*. L'action se déroule à Strasbourg, où sévit le montagnard Eulogius Schneider, « grand prêtre de la Raison », cynique et brutal. Les héros du peuple sont des idolâtres sanglants, le peuple lui-même est « la lie de l'enfer », qui célèbre « ses orgies dans la maison de Dieu ». « O, cette canaille souveraine ! L'as-tu créée, elle aussi, Esprit du monde, quand tu formas les hommes à ton image ? » (Heyse, 1870, p. 68). La « raison » verse en folie, la liberté bascule en tyrannie. La mort finit par réconcilier le bourgeois et le noble dans la haine de la Révolution et dans la certitude que « la liberté n'est pas de ce monde ». En 1872, Fritz Mauthner commet quelques épigrammes contrerévolutionnaires en forme de sonnets. Le spectacle encore rougeoyant des incendies de la Commune a ravivé en lui le souvenir de la « Grande Révolution » (tel est le titre antiphrastique du recueil), ventre d'où sont sorties toutes les bêtes ultérieures⁶. « Vient le jour de colère, le jour de terreur / Qui sans pitié réduit notre monde en poussière / En vain les créatures implorent grâce » (Mauthner, 1872, p. 36). Marat est le premier d'une longue lignée de démagogues sur laquelle le poète inspiré fait tomber sa malédiction : « Tu as souillé les armes pures de l'Esprit/Damnation sur toi et ta clique/Meurtre et volupté sont la foi du sans-culotte » (*ibid.*, p. 23). On ne s'attardera pas davantage sur les éructations grand-guignolesques de Karl Bleibtreu (Marat : « Je suis l'accusateur public, et j'idolâtre en moi la dictature du prolétariat ») (Bleibtreu, 1888, p. 16). Plus digne d'intérêt est le roman de W. Jensen *Nirwana*.
- 38 Le titre, par sa référence implicite à Schopenhauer, inscrit l'œuvre dans ce courant pessimiste caractéristique de la production littéraire des *Gründerjahre*⁷. La visée générale est de démentir le catéchisme des droits par le récit des événements révolutionnaires (dans le bastion catholique du Velay) et la mise en scène à grand spectacle des turpitudes de la populace. Les choses contre les mots. D'un côté se trouve le clan des idéalistes, regroupés autour d'un prêtre ayant la particularité paradoxale d'être violemment anticlérical (on est en plein *Kulturkampf*), et distillant un pathos messianique : « Le semeur sait [...] qu'un jour viendra où (la force éternelle) forcera sa prison et où les générations à venir salueront dans l'allégresse son éclosion printanière » (Jensen, 1877, II, p. 108). On croirait du Zola (« Du flanc nourrisier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes [...]. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre »), mais si chez Zola l'espoir pousse sur les catastrophes, elles existent chez Jensen pour l'anéantir. Ce prêtre éclairé croit en la Raison, au progrès, au bonheur ; rousseauiste, il croit en la bonté naturelle des hommes, cosmopolite, il espère un monde de « Peuples frères ». Bref, il est un résumé des Lumières. Autour de lui se groupent la pure et blanche figure d'une aristocrate acquise aux idées nouvelles et quelques jeunes idéalistes aux idées généreuses et au courage sans faille. En face, les démagogues cyniques, dont le programme tient en ces fortes paroles : « Nous avons l'astuce d'utiliser les instincts grossiers de la populace pour asseoir notre domination ; cela nous habilite à la transformer en esclave » (*ibid.*, I, p. 136). Là est la Révolution, la

piétaille et ses chefs, la canaille aux mains des démagogues, et là est l'explication de la crise : une manipulation de ce qu'il y a de plus primitif par l'intelligence froide et calculatrice.

- 39 Proclamée par les textes, l'égalité est désormais revendiquée par la rue : c'est l'anarchie. Car ce qui est naturel, c'est l'inégalité – le roman le proclame (et pour commencer en donnant la parole au « vrai » peuple, « satisfait de sa condition qu'il n'entend pas changer » (*ibid.*, III, p. 169). Manipulée par ses maîtres, la canaille se répand et bientôt va déborder :

Ce sera le déluge, le grand déluge universel, qui engloutira [...] la vertu, la beauté, l'humanité, pour ne laisser dériver sur ses eaux que des animaux préhistoriques rejetés par le gouffre pour de nouvelles guerres d'extermination [...]. J'entends dans l'air un hurlement de chasse infernale. (*Ibid.*, III, p. 342)

- 40 Le texte avoue ses hantises. Une fantasmagorie de l'apocalypse emprunte ses images de pullulement, de multiplication incontrôlable à un bestiaire connotant l'effroyable et le répugnant :

À peine s'était-il écoulé une minute qu'ils semblaient surgir du sol multipliés par dizaines, chaque angle, chaque porte de cave paraissait les cracher [...]. Aveugles, telles des taureaux furieux, les masses déferlaient [...]. Leurs lèvres crachaient des flammes, leurs dents étaient altérées de sang (sic) et leurs griffes se plantaient dans la nuque de milliers de victimes. (*Ibid.*, IV, p. 10, p. 126)

- 41 C'est là la souveraineté du peuple en action, un retour à la bestialité primitive, à la horde. Une des dernières scènes du roman montre le château assiégé par la bête en furie excitée par quelques meneurs de haut vol : hantise du siège, du débordement et de l'envahissement de la « société » par la meute prolétarienne. Dans ces images de la convulsion révolutionnaire se lisent les épouvantes du présent.

Tels des caricatures grimaçantes de visages humains surgis d'un rêve d'angoisse, ils grimpaient le long de la terrasse, la fureur et l'envie dans le regard [...]. La bête tapie dans la nature de tous ceux qui vivaient jusqu'ici enchaînés avait pris le large. (*Ibid.*, IV, p. 92)

- 42 Le château part en fumée et dans cet incendie et cet amas de ruines se projettent l'obsession de l'embrasement final, la peur de la mort dans les éclairs du grand soir.

Sus à Posa

- 43 Un roman comme *Nirwana* tire cependant une leçon politique de ces épisodes désastreux. Le curé idéaliste finit par rendre les armes, la « vraie » nature humaine s'offre enfin à ses regards désabusés :

Illusion et mensonge m'ont aveuglé et fait croire que la nature avait créé l'homme bon ; [...] J'ai cru que vivait en vous la raison d'un Dieu. À sa place je n'ai trouvé que la voracité de la bête féroce [...] et pour protéger de votre prise l'amour, l'esprit, l'humanité, il faut des chaînes et le fouet qui vous impose l'obéissance dans les hurlements. (*Ibid.*, IV, p. 209)

- 44 Le grand mot est lâché : *obéissance*.

- 45 Dans une scène du milieu du roman, et qui a valeur d'annonce, le message est argumenté. La scène met en présence le roi et un des Suisses (allemands) de sa garde. Invité par le roi à donner son avis sur la déclaration des droits, « le fils d'un pays libre » fournit une réponse musclée : « Je conjure Votre Majesté de déchirer cette revendication » (*ibid.*, III, p. 149). L'erreur fatale, c'est l'idée que le peuple puisse être

souverain, « Tout par le peuple » est une exigence folle, la sagesse des États doit s'en tenir au mot d'ordre : « tout pour le bien du peuple », le paternalisme est l'avenir des nations. « Ce papier n'appelle pas sur le trône la raison de la collectivité, mais l'arbitraire, la passion, l'égoïsme de l'individu ! Ce papier ferait du peuple le plus éclairé un monstre, de la république la plus libre une désolation de cachots et d'échafauds » (*ibid.*, III, p. 151). La démocratie est une idée folle : « L'obéissance serait la risée, car serait-on moins esclave en obéissant à la volonté d'un représentant élu plutôt qu'au commandement d'un prince héréditaire ? » (*ibid.*). Cette déclaration repose sur une série de mensonges : « C'est mentir de dire que les hommes sont libres, quand leurs passions les mènent, de dire qu'ils sont égaux, quand ils se partagent comme les animaux en bons ou mauvais » (*ibid.*, p. 152). Conclusion :

Pardonnez-moi, Sire, d'avoir parlé autrement qu'il ne sied à un roi, mais ces « droits de l'homme » sont un poison ressemblant à ce breuvage enivrant dont l'absorption fait exulter les sauvages avant de les faire se précipiter soudain les uns contre les autres et se déchirer à coups de dents comme des bêtes féroces. (*Ibid.*, p. 153)

46 Le salut est

dans la puissante main qui, telle celle d'un Zeus, réunit sagesse et fermeté au-dessus de la mêlée [...] afin de mettre à l'abri du danger l'Olympe de l'ordre éternel. (*Ibid.*, p. 157)

47 Cette scène mettant en présence le monarque et son serviteur est faite pour être lue par tout bon Bildungsbürger comme l'écho de la fameuse scène d'audience de *Don Carlos* (elle en imite le pathos et en reprend même certaines expressions). Elle en prend le contrepied. Elle entend annuler, cent ans après, un monument de la pensée progressiste allemande. Au discours enflammé des Lumières, à l'utopie d'une monarchie républicaine où le roi serait « roi de millions de rois », répond le désaveu sans concession des droits de l'homme au nom d'arguments que les conservateurs de tous les temps ont dans leur besace – la malfaisance des hommes – et répond aussi l'éloge du pouvoir autoritaire et de l'obéissance. Attaque des droits et exaltation des devoirs envers l'autorité : on tient là un des thèmes majeurs de cette production, entièrement placée sous le signe de l'anti-Posa. Pour les Allemands de ce Reich tout neuf, la Révolution est un bloc : la Déclaration des droits ouvre grandes les portes de la Terreur, parce qu'aucune déclaration des devoirs ne la contrebalance et parce qu'elle revient à nier l'autorité monarchique.

48 Pareille conception aide à accepter l'autorité bismarckienne. Le regard épouvanté sur ce passé lamentable, mais encore menaçant, rend plus léger l'aplatissement sous la botte et justifie qu'on se contente d'être des sujets. Mais il reste une question inquiète : comment tout cela a-t-il pu arriver ? Pourquoi une machine aussi ancienne et aussi bien rodée que la Monarchie française s'est-elle à ce point affolée, pourquoi ce dérapage producteur de catastrophes ? Et ce Reich encore dans l'enfance est-il à l'abri ? Lieu où se projettent les grandes peurs du présent, la Révolution française est en même temps celui d'un questionnement sur les conditions de la faillite du pouvoir, et la réponse est partout la même et vaut comme encouragement à persévérer dans l'être et comme avertissement si tel n'était pas le cas : la faiblesse seule est coupable, car la populace, par elle-même, est impuissante. Les historiens se font donneurs de leçons, ils scrutent les failles et fournissent les solutions rétrospectives. De ce qu'il « aurait fallu » faire en France à ce qu'il faut (continuer à) faire en Allemagne, et surtout ne pas faire, la distance à franchir n'est pas si grande. *Historia magistra vitae* : ces histoires, qu'elles soient historiographiques ou fictionnelles, sont aussi des *exempla* à visée pratique,

destinés à l'appropriation éducative dans le présent. Il faut éradiquer toute tentation de faiblesse : l'histoire de la Révolution le prouve bien. « Le gouvernement (aurait dû) avoir le courage de dissoudre aussitôt l'Assemblée et de réprimer dans le sang tout soulèvement » (Onkren, 1884, p. 190). Ce n'est pas le peuple qui a pris la Bastille, c'est l'impuissance des officiers (*ibid.*). On polit des maximes d'ordre général : « La disparition soudaine de tout pouvoir coercitif est désastreux pour tout État » (*ibid.*, p. 217). On pointe le vice fondamental : l'acceptation des droits. Le retour au promitif et à l'élémentaire est ancré dans la reconnaissance de la souveraineté populaire.

L'erreur fondamentale [...] était de ne limiter nulle part les droits de l'homme par les devoirs du citoyen, alors qu'aucun ordre étatique n'est pensable dans lequel l'exercice de ceux-là n'est pas limité par ceux-ci. (*ibid.*, p. 224)

La Monarchie se voyait concédé trop peu, elle-même apparaissait à la tête d'un État de fonctionnaires élus comme une contradiction ou un luxe. Une monarchie assortie de tant de démocratie était à la fois superflue et dangereuse. (Häusser, 1891³, p. 203)

- 49 Nul mieux que Ranke n'essaie d'analyser les dérapages successifs du pouvoir monarchique pour en tirer une leçon de politique générale sur la manière de conduire les États. Il est d'ailleurs significatif qu'un texte se proposant de parler des guerres révolutionnaires consacre plus de la moitié de ses pages au récit circonstancié de l'effondrement du pouvoir royal. Ranke le montre pris dans une contradiction qui entraîne sa ruine inexorable. « Le gouvernement cherchait un appui auprès du Tiers-État » (pour se garantir de la noblesse), mais cela le conduisait dès lors à faire une concession de fond à l'idée d'une « autorité extérieure aux pouvoirs existants, reposant au sein de la nation elle-même » (Ranke, 1875, p. 42). Car « le pouvoir appelé en renfort du gouvernement émit la prétention de représenter la volonté de la nation, à laquelle le gouvernement lui-même était soumis » (*ibid.*, p. 50). Incapable d'affirmer son autonomie par rapport aux représentants de la nation, le gouvernement se condamnait dès lors à l'impuissance. D'où la question qui, selon Ranke, va dominer tout le XIX^e siècle :

Dans quelle mesure, sur le terrain de la Révolution, peut-il y avoir place, à côté de l'Assemblée représentative, pour l'autorité autonome d'un chef, indépendante de cette dernière ? (*Ibid.*, p. 117)

- 50 Et la réponse de Ranke est dépourvue d'ambiguïté : *Sur le terrain de la Révolution*, justement, il n'y en a pas :

J'ose affirmer que les désordres révolutionnaires ultérieurs ont leurs racines dans l'impossibilité de réaliser l'idée de l'indépendance du pouvoir exécutif. Ni un prince ni un grand général ne peuvent consentir à cette subordination. (*Ibid.*, p. 196)

Bismarck, Mirabeau allemand

- 51 La conclusion implicite, c'est que le « Sonderweg » allemand était bien le seul souhaitable. Il a conduit à une forme étatique, mixte d'autorité intouchable et de parlementarisme prudent, permettant d'avoir barre sur le « quatrième état » et sur les démagogues. Il s'appuie sur une interprétation sage, c'est-à-dire édulcorée et restrictive, de la notion de « souveraineté populaire », consistant, selon Julian Schmidt qui s'en fait l'ardent défenseur, à « faire participer tout le peuple à la vie de l'État », c'est-à-dire à faire que « chaque citoyen soit pénétré des devoirs qu'il a envers l'État ».

- 52 Plus même : de ces divers voyages en Révolution, le lecteur bourgeois peut tirer en fin de compte une satisfaction supplémentaire – il peut se dire qu’au fond la « voie allemande » est l’accomplissement de la seule potentialité positive, mais inaccomplie, de la Révolution – la conciliation d’une certaine représentation nationale et d’un pouvoir exécutif à l’autorité intacte et obéie. Car la plupart de ces textes dessinent une figure dotée de vertus, en même temps qu’ils creusent un manque : il a fait trop vite défaut à cette Révolution le seul homme qui *aurait pu* lever la contradiction pointée par Ranke et réconcilier la nation avec l’exécutif : Mirabeau.
- 53 Parmi l’innombrable personnel révolutionnaire, seul Mirabeau (et peut-être Carnot, pour ses qualités d’organisateur) trouve grâce auprès des commentateurs de l’époque. « Il avait la conviction que l’État ne pouvait être administré de la façon fixée par les délibérations de l’Assemblée constituante » (Ranke, 1875, p. 71). Pour Oncken, Mirabeau « croit en la nation, mais il n’a pas la superstition du peuple ». « Il a le respect des fondements immuables de l’État monarchique » (Oncken, 1884, p. 172).
- Mirabeau possède la connaissance des hommes, ce n’est pas un doctrinaire rigide [...]. Il prenait la société telle qu’elle était [...]. Sa conception de l’État se fondait sur les besoins de la France et sur le programme épuré de la Révolution. (Häusser, 1891³, p. 190)
- 54 Ce dernier consiste en « la mise sur pied d’un État monarchique constitutionnel rajeuni » (*ibid.*). C’est pourquoi la disparition prématurée de Mirabeau a été une catastrophe :
- Ce deux avril a fait époque dans l’histoire de la Révolution. Avec sa mort s’achève une phase. Désormais le navire va rouler sur des flots furieux. (*Ibid.*)
- 55 La vertu de Mirabeau est d’avoir été le seul « Realpolitiker » produit par la Révolution, mais il en fut une figure très provisoire. Ce n’est pas lui qui a réalisé le « rajeunissement » de l’État monarchique, ni accompli « le programme épuré de la Révolution », c’est Bismarck. Bismarck, Mirabeau allemand. Mais un Mirabeau qui aurait réussi. Autre façon de magnifier le rôle historique de Bismarck – et celui des Allemands – que de suggérer ainsi qu’ils sont les réalisateurs du seul scénario acceptable de la Révolution – mais inaccompli par elle.
- 56 Le détour par le passé français ramène donc plus que jamais au pays. À la fin de *Nirwana*, Salis, le capitaine des gardes de Louis XVI, se retourne une dernière fois vers la France et ses ruines fumantes, et salue les montagnes de son pays bientôt retrouvé.
- Salut à toi [...] terre de simplicité et de loyauté/ Riche de ta frugalité et grande de la rigueur de tes mœurs / [...] Au courage [...] digne de ta nature, digne de tes pères, et libre. (Jensen, IV, p. 265)
- 57 La Liberté, mais solidement adossée aux valeurs du travail, de la tradition, de la « Treue », et ayant avant tout divorcé d’avec l’Égalité : sous cette Liberté-là, on peut vivre et vaquer à ses affaires. Pour le reste, on obéit. Mais quand il regarde vers le passé français qu’on lui décrit, le bourgeois allemand trouve que son obéissance est récompensée.

NOTES

1. – On emprunte cette expression à D. Lagache, « Le travail du deuil », in *Revue Française de psychanalyse*, 1938. Cité par le *Dictionnaire de la psychanalyse*, PUF, p. 504.

2. – Citons, pour la littérature : les deux romans de Wilhelm Jensen, uniquement connu aujourd'hui par Freud interposé, mais jadis auteur prolifique et à succès, *Nirwana, drei Bücher aus der Geschichte Frankreichs* (1877) ainsi que *Am Ausgang des Reiches* (1885); les pièces de Hamerling *Danton und Robespierre* (1870), de Paul Heyse, *Die Göttin der Vernunft* (1871), de Karl Bleibtreu *Weltgericht et Schicksal* (1888); la plaquette d'épigrammes de Fritz Mauthner *Die große Revolution* (1872) pour l'historiographie : Adolf Schmidt *Pariser Zustände während der Revolutionszeit von 1789-1800* (1874-1876) ; Ludwig Häusser, *Geschichte der französischen Revolutionszeit von 1789-1800* (1874-1876); Ludwig Häusser, *Geschichte der französischen Revolution 1789-1799* (herausgegeben von Wilhelm Oncken, zweite Auflage 1877); Ranke, *Ursprung und Beginn der Revolutionskriege 1791 und 1792* (1875); Wilhelm Oncken, *Das Zeitalter der Revolution, des Kaiserreiches und der Befreiungskriege* (1884). En dehors de ces textes ayant la Révolution française pour objet explicite, pour cadre romanesque ou matériau d'intrigue dramatique, il faut mentionner ceux qui abordent le sujet au détour d'un développement. On peut citer : Julian Schmidt, *Bilder aus dem geistigen Leben unserer Zeit* (1871), et en particulier trois articles : «Wider den Cancan», «der Krieg gegen Frankreich», et «Heinrich Heine»; *Geschichte der deutschen Literatur* (dritter Band, achtes Buch «der deutsche Idealismus und die französische Revolution 1791-1797», 1886); Heinrich von Treitschke, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*, en particulier le chapitre «Revolution und Fremdherrschaft» (1879); différents articles des *Grenzboten*; Gustav Freytag, *Aus einer kleinen Stadt*, dernier roman du cycle *Die Ahnen*, ainsi que *Schluß der Ahnen*, où la Révolution et l'Empire sont abordés de biais (1880).

On trouve dans Hans Hirschstein *Die französische Revolution im deutschen Drama und Epos* (Stuttgart, 1912) une bibliographie pour la période concernée. Elle comporte quelques titres supplémentaires (d'ouvrages, semble-t-il, introuvables désormais). On peut aussi y noter des lacunes. Le texte de Hirschstein n'abandonne pas le terrain de la critique normative et n'aborde à aucun moment le problème des enjeux politiques posé par le corpus.

3. – Voir M. Vanoosthuyse, « Du fantasme révolutionnaire à la Realpolitik », à paraître dans les Actes du colloque de Wrocław (1988) : *La Révolution française et ses fantasmes dans la littérature* (Presses Universitaires de Wrocław, en coédition avec la Librairie Nizet, Paris).

4. – «Man vergleiche nur die Geschichte der deutschen Philosophie und man sollte glauben, die Franzosen, denen so viel wirkliche Geschäfte oblagen, wobei sie durchaus wach bleiben mußten, hätten uns Deutschen ersucht, unterdessen für sie zu schlafen und zu träumen, und unsre deutsche Philosophie sei nichts Andres als der Traum der französischen Revolution», *Einleitung* (Zu «Kahlkopf über den Adel»), Hoffmann und Campe, Band 11, p. 134.

5. – Problème : comment pareille populace a-t-elle réussi à bousculer les armées coalisées sur tous les champs de bataille ? On a recours généralement à une explication technique : ce qui triomphe, ce n'est pas l'armée des sans-culottes, mais le savoir-faire de Carnot. Oncken a une autre explication : «Die Wehrpflicht traf den Kern des französischen Bürger-und Bauernstandes. Das Gesindel blieb zu Hause».

6. – Le Bicentenaire a remis ce thème à la mode. Ainsi, dans un article paru dans *Le Monde* en janvier 1989, J.-M. Benoist parle du caractère «archétypal» de la Révolution, matrice engendrant toute la suite des cataclysmes de l'histoire, et en particulier le nazisme. Amalgame spécieux, car la Terreur ressortit à la lutte politique, est justiciable d'un type d'explication politique, et cela n'a rien à voir avec la volonté raciste programmée d'élimination d'une population entière au nom d'un argument pseudo-biologique.

7. – Voir *Realismus und Gründerzeit. Manifeste und Dokumente zur deutschen Literatur 1848-1880*, Band I. Metzler, 1981. En particulier p. 120-130.

RÉSUMÉS

L'article interprète la production littéraire et historiographique des vingt premières années du Reich portant sur la Révolution française (domaine jusqu'ici à peu près inexploré) comme la tentative de s'affranchir définitivement des « idées françaises ». L'universalisme de la Révolution est nié, les événements des années 1789-1799 reçoivent une interprétation pathologique et sont ramenés à la dimension d'une péripétie sanglante dont l'origine serait la « folie française ». Mais en contradiction avec cette volonté de « localiser » la Révolution et par là de disqualifier tout processus révolutionnaire comme « non-allemand », les historiens comme les romanciers transforment la Révolution en un lieu exemplaire, dans lequel ils projettent les hantises allemandes contemporaines, liées à la montée du prolétariat et de son organisation politique. La Révolution devient le paradigme de bouleversements apocalyptiques dont le Reich aussi est menacé, la « souveraineté populaire » étant interprétée comme « dictature du prolétariat ». La visée de telles images d'une « réalité » sanglante, est de soumettre « le catéchisme des droits de l'homme et du citoyen » à une critique « effroyable » et de livrer en fin de compte les arguments justifiant la « voie allemande », reposant sur le principe monarchique, l'idée de devoir et l'obéissance.

Der Aufsatz interpretiert die literarische und historische Produktion der BismarckÄra in Bezug auf die Französische Revolution (ein bis jetzt kaum erschlossener Bereich) als den Versuch, sich endgültig von den «französischen Gedanken» zu befreien. Die Universalität der Revolution wird geleugnet, die Ereignisse der Jahre 1789-1799 werden als eine pathologische Erscheinung gedeutet und auf eine blutige Begebenheit reduziert, die selber auf die «französische Tollheit» zurückzuführen wäre. Im Gegensatz aber zu jenem Streben, die Revolution der Franzosen zu «lokalisieren» und daher jeden revolutionären Prozeß als «undeutsch» zu stempeln, machen Historiker wie Romanschreiber aus der Revolution einen Spiegel, in den sie zeitgenössische Ängste projizieren, welche mit der Entwicklung des Proletariats und dessen politischer Organisation zusammenhängen. Die Revolution wird dann zum Paradigma apokalyptischer Umwälzungen, die auch das neue deutsche Reich bedrohen, die aufklärerische «Volkssouveränität» wird als sozialdemokratische «Diktatur des Proletariats» uminterpretiert. Der Zweck solcher Schilderungen einer blutigen «Realität» liegt darin, «an dem Katechismus der Menschen und Bürgerrechte» eine «furchtbare» Kritik zu üben und schließlich die Argumente zu liefern, mit welchen der auf dem monarchischen Prinzip, auf dem Pflichtgedanken und dem Gehorsam beruhenden deutschen «Sonderweg» gerechtfertigt wird.

AUTEUR

MICHEL VANOOSTHUYSE

Université Stendhal, Grenoble